

HEPBURN, James, *L'Amérique brûle*. Nouvelles Frontières,  
Paris, 1969. 412 p. \$9.00.

Edmond Orban

Volume 23, numéro 4, mars 1970

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302941ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302941ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Orban, E. (1970). Compte rendu de [HEPBURN, James, *L'Amérique brûle*.  
Nouvelles Frontières, Paris, 1969. 412 p. \$9.00.] *Revue d'histoire de l'Amérique  
française*, 23(4), 617–618. <https://doi.org/10.7202/302941ar>

HEPBURN, James, *L'Amérique brûle*. Nouvelles Frontières, Paris, 1969. 412 pages. \$9.00.

Les Etats-Unis subissent actuellement une crise politique et sociale particulièrement sérieuse. Sur le plan externe, la guerre au Vietnam et, à l'intérieur, la question noire auront servi de catalyseur à de multiples facteurs dont les origines sont parfois bien antérieures aux faits observés actuellement.

Il n'est donc pas étonnant de voir proliférer des analyses de plus en plus alarmistes sur ce phénomène. Entre Marcuse et Galbraith se situe toute une littérature parfois passionnée ou un peu subjective. L'ouvrage de Hepburn, et dans une certaine mesure *l'Empire américain* de Claude Julien, se situent parmi cette dernière.

En soi Hepburn (ou l'équipe dissimulée sous le nom) apporte un certain nombre de précisions intéressantes sur les "forteresses du capitalisme américain" qu'il appelle aussi "les businessmen, les pétroliers, les guerriers, les politiciens".

Sa démonstration sur le complexe militaro-industriel (l'expression vient d'Eisenhower) ne revêt cependant pas une force aussi probante que celle que l'on rencontre chez un Galbraith, ex-ambassadeur aux Indes, personnage quasi officiel et modéré en tout cas.

Quant à sa théorie sur le complot contre John Kennedy, elle me semble manquer de bases suffisantes pour constituer un dossier réellement nouveau. A moins qu'on ne sombre dans les généralités et l'ambiguïté en faisant de la mort du Président une sorte d'assassinat collectif perpétré par une partie importante de la nation. C'est là une sorte d'échappatoire un peu facile. Tout cela en soi est intéressant à lire rapidement, mais il y manque un minimum de rigueur scientifique surtout lorsque le sentiment s'y mêle et qu'on tente de perpétuer une sorte de mythe Kennedy, où l'on sépare trop artificiellement les bons et les mauvais.

\* \* \*

Un tel mode d'approche d'une société aussi complexe et contradictoire nous semble friser la simplification, conséquence logique de la recherche du sensationnalisme. Cet ouvrage, après bien d'autres, peut s'avérer utile dans la mesure où il atteint une partie du public qui ne serait pas encore consciente des dangers réels qui menacent la société américaine. Le danger le plus grave, semble-t-il, réside dans l'incapacité du système politique actuel de transformer en décision politique les vœux d'importants segments de la population américaine. Alors que le même "transformateur" fonctionne parfois trop unilatéralement au profit d'intérêts surreprésentés à la fois dans la fonction sociale et la fonction politique.

Hérésie, dans un système dont l'équilibre repose sur une juste notion des poids et contreponds car c'est cela l'essence même du régime politique américain dans la perspective idéale rêvée par ses fondateurs.

*Département de sciences politiques  
Université de Montréal*

EDMOND ORBAN